

L'histoire est-elle la littérature?

Yves Préfontaine

Volume 7, numéro 1-2 (37-38), janvier-avril 1965

1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30025ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Préfontaine, Y. (1965). L'histoire est-elle la littérature? *Liberté*, 7(1-2), 96-99.

YVES PRÉFONTAINE

L'histoire est-elle la littérature ?

Il ne règne de vraie paix et de vraie tolérance qu'entre des coquillages collés sur un même rocher ou entre des cailloux mêlés dans le même tas: encore pourrait-on spéculer sur leurs instincts secrets et leur obscur vouloir-vivre.

André Thérive

Rarement peuple d'Occident fut plus dépossédé. Quant aux Haïtiens, dans leur île, ils avaient mille fois plus de chances de réussir contre leur oppresseur français que nous, contre l'Anglais, et ce, dans une conjoncture où les quelques sympathies états-uniennes ne s'exprimaient qu'en surface, au niveau de groupuscules, et non au niveau gouvernemental. (Sans doute, le gouvernement américain n'avait pas oublié ses déboires guerriers avec l'Angleterre et sa colonie du Canada).

A l'automne de 1837 éclate la première rébellion. Ratée. A l'automne suivant éclate la seconde. Encore ratée. Mais décidément, tout ne va pas pour le mieux de ce côté-ci de l'Empire. On envoie Lord Durham, brillant sujet de Sa Majesté britannique, faire enquête. (Déjà les enquêtes royales...)

"Ils sont sans histoire et sans littérature", dit Lord Durham, des Canadiens-français, et dans son esprit, les deux semblent se confondre. Qu'est-ce que cela signifie? L'histoire d'un peuple est-elle sa littérature? La littérature crée-t-elle l'histoire d'un peuple, ou d'une nation, ou d'un groupe ethnique, tout en le justifiant d'être ce qu'il est, et témoignant de ce qu'il n'est pas? Nous étions sans histoire et sans littérature... Il y a là matière à une discussion, à une méditation plutôt, que je ne voudrais qu'effleurer ici. Car on pourrait gloser longtemps sur ce sujet.

La vision qu'avait de nous Lord Durham, parfait gentilhomme, d'une intelligence aiguë, comme en témoignent maints traits de son fameux rapport, était déformée par l'impérialisme culturel européen, inévitable à cette époque, même chez le plus libéral des libéraux du type "XIXe siècle". Nous n'avions pas inventé la machine à vapeur. Nous n'avions ni Shakespeare ni Racine. Excroissance française de la Conquête de l'Amérique

par l'Europe, le hasard (l'absurdité?) des cheminements historiques avait fait de nous des conquies dans un pays de conquies. (Les Indiens, peu nombreux dans nos parages, il est vrai, mais quand même...) Nos premières luttes avaient été celles de colons dans un pays hostile, assez terrible. L'or des Aztèques n'était pas notre lot. Nous le savions. De plus, nos historiens ont assez insisté sur la "décapitation" de 1760 pour que nous ne nous attardions pas là-dessus. Décapités de nos élites (tant françaises que canadiennes), décapités de notre économie. Que nous restait-il? Un corps exangue mais toujours vif. C'est tout-de-même à cette époque que commence de naître notre tragique singularité. Peu à peu la tête renaît: le sentiment national n'était point mort chez le peuple. Une petite élite (notaires, avocats, médecins) se politise de plus en plus, à l'encontre d'un haut clergé loyaliste, rampant, lèche-bottes dont on nous dit qu'il n'avait pas le choix, ce qu'on pourrait longtemps discuter.

Malgré nos infirmités collectives, il arrive que, dès ce moment, les prédictions de Durham, qui semblaient logiques ("soyez gentils, compatriotes anglais, ces Français têtus s'assimileront d'eux-mêmes") ne pouvaient plus avoir de sens. Il aurait fallu nous massacrer jusqu'au dernier. Il aurait fallu élaborer à notre endroit une politique de "solution finale". Mais humaniste, Durham n'était que fidèle à lui-même et à l'histoire de son temps. Or l'histoire n'est pas toujours logique, et la nôtre, moins que toute autre. Nous sommes, dans une certaine mesure, une aberration historique, mais une aberration assez vigoureuse semble-t-il... Par surcroît, le fait que nous puissions répondre "présents" à l'assemblée des peuples vivants suffit à diminuer(je ne dis pas à effacer) le caractère aberrant de notre présence historique.

Et je reviens à ma question. L'histoire est-elle la littérature, la littérature est-elle l'histoire? Les sciences de l'homme (en particulier l'anthropologie) et le simple bon sens sont là pour répondre par la négative. La littérature n'est qu'une des facettes du prisme où se reflète la totalité d'un peuple, sa sensibilité, son éthos, sa vision du monde, de telle manière et à tel moment de sa maturation. Si la littérature se confondait à l'histoire, la moitié des peuples du globe n'en aurait pas. Tout ce que nous pouvions exprimer à l'époque de la rébellion de 1837-38, c'est une certaine "longueur d'onde politique". Notre littérature était pauvre mais nous possédions indubitablement un style politique, emphatique

certes, mais haut en couleur, imbibé de contradictions. (De tout cela, la révolution de '89 témoigne avec le poids que l'on sait. Certains de nos chefs politiques n'étaient pas éloignés de son esprit non plus que de sa lettre). La politique, c'était le thème fondamental de notre humaine partition. Il suffit pour s'en convaincre de relire les journaux (les "feuilles" comme on disait) de l'époque, tant "bureaucrates" que patriotes: "Le Canadien", "Le Populaire", "L'Ami du Peuple", "Le Libéral", "Le Fantasque", et surtout "La Minerve". Les devises parlent d'elles-mêmes: "Nos institutions, notre langue et nos lois" — "Le Canadien". (On n'en était pas encore à l'extraordinaire mystification clérico-bourgeoise qui visait à confondre langue et foi pour mieux asservir l'une à l'autre, à cette confusion des valeurs et des ordres dont nous émergeons à peine). La devise du "Fantasque", journal humoristique de Aubin serait impensable dans le bloc éditorial d'un journal d'aujourd'hui. Notre ancien humour a quelque peu régressé. Nous sommes devenus tristes...: "Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux, et je meurs quand il faut". (Dans l'"asile de l'indépendance et de la gaieté" que souhaitait être ce journal, on parlait déjà de "l'argot de cour anglo-franco-latin"... C'est d'une lucidité à faire frémir et d'une actualité assez désespérante, car cet argot-là n'est pas encore mort. Il n'a fait, par la suite, que raffiner ses codes, les raffiner jusqu'à l'obscénité.)

Toute l'énergie de nos "têtes pensantes", toutes les forces vives de la communauté ne pouvaient être à ce moment canalisées que dans la polémique, les jeux électoraux, les querelles de partis. Quand le bateau coule, ce n'est pas le temps de faire des poèmes. L'attitude de Londres, les intimidations des "bureaucrates", les manières d'activistes anglais qui pillaient nos villes et villages autour de 1834, les "chouayens" (nos "collabos" de l'époque) absorbaient l'attention, les passions de la communauté canadienne-française. Notre peuple, en majorité peu instruit mais non sans culture, avait d'autres chats (d'autres rats serait plus exact) à fouetter, autre chose à faire que de la prose auto-templatrice ou des vers.

"C'est un lieu commun pour l'opinion publique, mais non pas une évidence pour l'esprit, que les lettres d'une nation expriment le génie de ladite".* Cela, Lord Durham (et combien d'entre nous encore aujourd'hui) ne pouvait pas le savoir en

1838. L'histoire, c'était la littérature, les beaux arts, l'éducation, les armées bien organisées, le parlementarisme. C'était aussi la traite des esclaves, le début des guerres coloniales, etc. etc... Élégant, sensible, de santé fragile, Lord Durham, au soir précoce de sa vie, songeait peut-être quelquefois à cet aspect de la culture occidentale dont il était un brillant produit, mais dont le nom est attaché à l'une des plus grandes erreurs de jugement qui eurent jamais lieu dans l'histoire politique de l'Amérique septentrionale.

* * *

Les textes qui suivent ne forment qu'un éventail étroit mais révélateur du genre poétique qui "sévisait", pourrait-on dire, à cette époque. Il ne s'agit ici que d'en donner un échantillon. On notera que la plupart des textes sont des chansons anonymes. La chanson était le moyen d'expression privilégié des anciens Canadiens-Français, il fallait bien que nos ancêtres traduisent en chansons leurs déboires ou leurs plaisirs, caricaturent leurs ennemis ou louangent leurs héros par ce moyen d'expression populaire. Les deux poèmes de Louis Fréchette, notre "poète national" de la seconde moitié du XIX^e siècle, valent plus par leur contenu que par leur qualité littéraire d'obédience hugolienne. Il en va de même pour celui de Pamphile Lemay. Ces textes sont émouvants, justes, pleins d'une actuelle vérité. Ce que Fréchette dit des "chouayens" de Saint-Charles vaut d'être écouté:

"Si tous les Canadiens eussent été pareils,
On en aurait moins vu debout qu'à quatre pattes".

Une naïveté certaine peut ici faire sourire. Ces textes prouvent au moins que nos ancêtres de l'époque avaient plus de vigueur, un sens de l'humour que nous avons plus ou moins perdu durant la longue éclipse culturelle qui s'abat alors sur le Canada français. Vigoureux, certes, ils l'étaient, plus que les générations aplaties qui vont suivre.

Nous avons cru bon de reproduire ici, à titre de document, deux jeux de lettres imités de ceux qui fleurirent durant la révolution de '89. Ils sont mauvais mais témoignent d'un républicanisme et d'un anti-cléricalisme significatifs.

Yves PRÉFONTAINE

* André Thérive, "Du nationalisme littéraire", in "La Table Ronde", no 147, mars 1960. "Enquête sur les nationalismes".